

# Y a-t-il en littérature des sujets défendus?

Autor(en): **Descaves, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **18 (1950)**

Heft 12

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570337>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## En marge d'un livre discuté

Critique des «*Amours Singulières*» de Roger Peyrefitte. Article de Pierre Descaves, paru dans «*Curieux*» du 4 mai 1950.

### Y a-t-il en littérature des sujets défendus ?

Le destin littéraire de M. Roger Peyrefitte est bien fait pour retenir l'attention. Son premier livre, au lendemain de la Libération, a provoqué une suite de discussions, de controverses qui durent encore sur la signification de l'ouvrage et sur l'opportunité du thème exploité. L'accord est cependant réalisé depuis longtemps sur les très hautes qualités de pensée, d'analyse, et d'écriture d'un romancier de grande race. On a compris que nous évoquions l'oeuvre maîtresse de M. Roger Peyrefitte, *Les amitiés particulières*, auxquelles le jury du prix Théophraste-Renaudot n'hésita pas, il y cinq ans, à décerner son prix.

Or, il y a quelques semaines, M. Roger Peyrefitte a publié un nouveau livre, *Les amours singulières*, et dès lors, s'est organisé autour de ce livre, un climat de discussions et de polémique. Sous le titre des *amours singulières*, l'écrivain a réuni deux longues nouvelles d'une forme dépouillée et quasi classique: il s'agit de *La maîtresse de piano et du Baron de Gloeden*.

Quelles sont ces «singularités amoureuses» qu'évoque l'écrivain? Dans la première nouvelle, il met en scène trois personnages essentiels: un jeune étudiant tchèque, qui poursuit à Paris ses études de peinture, une dame Bertin et son fils René — celui-ci compagnon de cours à l'Académie Colarossi, à Montparnasse, du tchèque, le narrateur de ce long morceau à la Barbey d'Aurevilly. Maîtresse de piano, bourgeoise ardente et amoral, la veuve Bertin, aristocrate déchue et goule surprenante, a le génie de la perversion et de l'intrigue. Son amoralité, agrémentée d'appétits sexuels d'intense exaltation, a déteint sur son fils — sa proie dans tous les sens du terme. Ses machinations aboutissent à une série de catastrophes et de drames. Son fils mort, elle aura encore le courage ou l'inconscience de venir se confier à sa principale victime, vivante, celle-là: — «René vous aimait et vous l'avez repoussé... Comme nous aurions été heureux tous les trois!..» Tel est l'horrible monstre que présente le romancier, avec un art parfait des nuances, une retenue proprement admirable. Mais il demeure, de cette plongée dans l'aberration totale, un léger sentiment de malaise. Il y a comme un décalage entre le ton, la forme proprement impeccable du récit et les images mêmes que suggère ce récit. On tremble à l'idée que l'histoire de la veuve Bertin pourrait être contée par un autre que par M. Roger Peyrefitte.

Avec le *Baron de Gloeden*, nous avons la confession d'un très vieil homme, qui rédige son récit dans le cadre enchanteur de Taormina en Sicile; son histoire, avoué-t-il, n'est pas faite pour les historiens; «elle n'intéresse que les voluptueux et les artistes». «Elle est le témoignage d'une existence vouée au culte de la beauté, un acte de gratitude envers un pays et un peuple.» Guillaume de Gloeden, né au château de Volkshagen près de Wismar sur la mer Baltique, et demeuré très jeune orphelin de père, achève rapidement ses études à Rostock, puis, au gré d'un voyage, se fixe sur les terres radieuses d'Italie. Il y a immédiatement un accord entre le pays et lui; il y sent un univers à sa mesure et qui peut être entièrement sien. Pour lui, plus question de peindre; simplement question d'être heureux. Ainsi, il vivra et mourra à Taormina, après avoir fait liquider sa part d'héritage paternel. D'abord, il vend quelques toiles pour augmenter d'assez maigres ressources; puis, au milieu d'une jeunesse aux formes idéales et vivant à moitié nu, il s'adonne à la photogra-

phie. Sa vie se passe à fixer sur des plaques sensibles de beaux corps, ceux de la jeunesse triomphante. Il devient vite un maître dans cet art naissant de la photographie et recrute sans cesse de complaisants et glorieux modèles, du sexe fort. Du coup, il devient célèbre et ses collections, réputées. De tous les coins du monde, accourent des spécialistes alléchés ou de simples curieux égarés. Les vrais amateurs se disputent les clichés les plus tendres. Dans la petite maison de Taormina, au jardin délicieux, il accueille des prêtres, un évêque, un roi, un fils de Guillaume II et accessoirement Anatole France — un Monsieur Berger et, tout de même un peu étonné, et qui ne réclame pas, comme le font quelques visiteurs plus intéressés, le modèle en même temps que la photographie!...

Et notre bon M. Gloeden poursuit sa confession — coupée de vues sur l'art et la beauté — avec une inimitable discrétion dans l'étalage de ses goûts scandaleux. On est en effet très loin ici de cette littérature à coups de poing que prônent les tenants de certaines tendances, aux confins de l'outrage aux bonnes mœurs. Rien de pareil ici: il y a le ton, la retenue, — une manière de pudeur, une volupté éparse, presque insaisissable et qui glisse de page en page.

La réussite de M. Roger Peyrefitte tendrait ainsi à prouver qu'il n'y a pas de sujets que l'habileté de l'écrivain n'arrive à ordonner, et même à camoufler. L'exercice pourrait à la longue devenir périlleux. Sans doute, ce livre n'est-il qu'un jeu, supérieur, surprenant, dans la production littéraire d'un écrivain qui, nous le savons, doit délivrer d'autres ouvrages. On ne le chicanera donc plus avant sur une véritable prouesse: celle d'avoir joué avec le feu, sans se brûler et sans nous brûler!...

*Pierre Descaves.*

---

## WALT WITHMAN

Quand j'appris à la fin du jour comment mon nom avait été salué d'applaudissements  
au Capitole, pourtant ce ne fut pas une heureuse nuit pour moi qui suivit,  
Et ailleurs quand je fis fête ou que mes projets s'accomplirent, pourtant je ne fus  
pas heureux,

Mais le jour où je me levai à l'aube du lit de santé parfaite, chantant, aspirant le  
souffle mûr de l'automne,

Où je vis la pleine lune à l'ouest pâlir et disparaître dans la lumière du matin,

Où je vaguai seul sur la plage et me dévêtant me baignai riant avec les eaux froides  
et vis le soleil se lever,

Et où je pensai que mon ami, celui qui m'aime était en route pour venir, oh! alors  
je fus heureux,

Oh! alors chaque souffle eut un goût plus délicieux, et toute cette journée-là mes ali-  
ments me nourrissent davantage, et la journée splendide passa admirablement,

Et la suivante vint avec pareille joie, et avec la suivante au soir vint mon ami,

Et cette nuit-là alors que tout se taisait j'entendis le roulement lent continu des eaux  
à l'assaut du rivage,

J'entendis le sifflement du liquide frottant le sable comme à mon adresse tout bas  
pour me féliciter,

Car celui que j'aime le mieux au monde dormait auprès de moi sous la même couver-  
ture dans la nuit fraîche,

Dans le silence sous les rayons de la lune automnale son visage était tourné vers moi,

Et son bras restait légèrement sur ma poitrine — et cette nuit-là je fus heureux.

*Extrait de «Calamus», Poèmes. Version nouvelles de Léon Bazalgett.*